

A decorative border surrounds the central text area, featuring vibrant hibiscus flowers in shades of yellow and red, interspersed with green fern fronds and leaves.

SALOMÉ RENOIR

L'AMOUR EN CAGE

ROMANESQUE

ROMANESQUE

*Collection dirigée
par Lorraine Lévy*

L'AMOUR EN CAGE

BL 8° 7
32830
(4)

DL-19 09 1995 25812

823

2048537

L'AMOUR EN CAGE

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. *Lisbõa, mon amour*
2. *L'Île aux fleurs*
3. *L'Autre rive*
4. *L'Amour en cage*

Léa Valmont
Tara Beaujour
Sahra Lautrec
Salomé Renoir

A PARAÎTRE :

5. *Les Amants de l'impossible*
6. *Les Feux de l'arène*

Adeline Ewin
Florence Edith

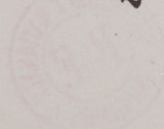
823

2048537

SALOMÉ RENOIR

L'AMOUR EN CAGE

**PASSION
ROMANESQUE**



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1995, UGE POCHE PREMIÈRE

ISBN : 2-265-05474-7



SALOMÉ RENOIR

Née à Diégo-Suarez en 1958, au nord de Madagascar, *Salomé Renoir* a longtemps vécu à Nantes où elle a suivi des études en sciences humaines, puis à l'île d'Yeu et dans l'Aveyron où elle apprit à connaître et à aimer la nature. Habitant actuellement dans la région parisienne, elle partage son temps entre son métier d'écrivain et son travail au sein d'une association humanitaire.

Elle a commencé à écrire des poèmes, des contes fantastiques et des romans d'amour dès l'âge de quatorze ans. La littérature, pour elle, est une aventure palpitante, une mise en scène de ses propres désirs qui lui permet de mieux comprendre les joies et les souffrances de ses proches, une source d'apprentissage à la joie d'être et à l'étonnement devant la vie.

1

CE trajet ne prendrait donc jamais fin !
La micheline et ses trois wagons serpentaient en cliquetant sur la ligne Toulouse-Rodez, s'immobilisant dans toutes les petites gares aux noms fleurant bon l'accent du Sud-Ouest : Gaillac, Albi, Carmaux, Tanus, Naucelle...

Didier Coste, installé près de la fenêtre, venait d'achever plus vite que prévu le livre qu'il avait acheté au kiosque avant son départ. Il soupirait, regardait défiler par la fenêtre ce paysage qu'il connaissait par cœur.

Comme notre époque est curieuse ! Nous mettons moins de temps à survoler la planète à bord de Boeings ou d'Airbus qu'à parcourir deux ou trois cents kilomètres dans notre propre pays, pour peu que nous regagnions une région à l'écart des grands axes routiers.

Tout à ses réflexions désabusées, il avait oublié la présence de l'unique passagère qui partageait avec lui le compartiment. Il fallut qu'elle se levât afin d'aller ouvrir sa lourde valise en carton pour qu'il en prît conscience.

Didier l'observa à la dérobée. C'était une belle jeune femme d'une vingtaine d'années, une créole à la peau brunie sous les feux des tropiques, grande et élancée, aux formes épanouies qu'un jean délavé et un corsage blanc brodé de fleurs mettaient en valeur. Sa longue chevelure couleur de jais ondulait en cascades souples et soyeuses sur ses épaules.

Autour du cou, elle portait un foulard de coton aux vives couleurs, dont le motif représentait un coucher de soleil sur un océan d'émeraude et une île où se dressait un bouquet de cocotiers. Malgré ce cliché, l'étoffe témoignait d'une si belle qualité artisanale qu'elle était loin d'avoir la vulgarité des articles vendus à bas prix aux touristes dans les mers du Sud.

Elle se penchait sur ses vêtements soigneusement pliés, soulevant une pile après l'autre, et finit par en extraire une carte géographique. À en juger par l'état du document couvert de pliures, de déchirures et tellement froissé que l'encre du titre était parcourue de striures blanchâtres, Didier comprit que la jeune femme le consultait fréquemment. Il eut quelques difficultés à déchiffrer le titre qui s'écaillait comme une vieille peinture : *Découvrez la région Midi-Pyrénées*.

Lorsqu'elle reprit sa place, la jeune femme leva la tête vers son compagnon de voyage. Didier eut un coup au cœur. Le visage de l'inconnue était d'une telle beauté qu'il en eut le souffle suspendu : ses traits fins et délicats contrastaient joliment avec des lèvres sensuelles, vermeilles, magnifiquement our-

lées, des lèvres faites pour le baiser, semblait-il. Ses yeux brun clair en amande, légèrement bridés, brillaient d'un éclat de vive intelligence que venait pourtant ternir une légère pointe d'angoisse.

« Elle ne connaît pas la France et n'a pas l'habitude de voyager seule », se dit Didier tandis que sa voisine déplaçait la carte, troublée par l'intérêt qu'il lui portait.

Il faut dire que ce garçon de trente ans à la forte carrure et aux yeux sombres, au menton volontaire, aux cheveux épais coiffés en arrière et dégageant un front haut avait tout pour impressionner une splendide mais fragile créature d'outre-mer.

Tout pour l'impressionner et l'intimider, certes... mais, bien qu'elle ne le fît pas remarquer, elle était loin de rester indifférente au charme du compagnon de route que le hasard lui avait octroyé.

Sensibles à la gêne qui s'était installée, ils évitaient maintenant de se regarder. Lui laissait glisser son attention sur les prairies qui se succédaient à quelques mètres du ballast ; elle suivait du doigt la ligne sinueuse d'une route départementale à travers les Causses et sur les rives du Lot.

Il y eut soudain dans le couloir des bruits de voix, le crissement des portes coulissantes qui s'ouvraient et se refermaient une à une. Une minute plus tard à peine, un contrôleur goguenard faisait une bruyante irruption dans le compartiment. Il sentait la lotion après-rasage et arborait des moustaches en croc qui lui donnaient l'allure, dans son uniforme bleu marine, d'un poilu de la guerre 14-18.

— Messieurs-dames... Vos billets, s'il vous plaît !

Didier sortit machinalement de la poche intérieure de son veston la pièce demandée et la tendit à l'homme. Celui-ci y jeta un coup d'œil distrait avant de la lui rendre, puis se tourna vers la jeune femme :

— Mademoiselle ?...

La malheureuse, prise de panique, fouillait dans le sac qu'elle portait en bandoulière.

— Je vous fais attendre... veuillez m'excuser, gémit-elle d'une voix cristalline. Il doit être là, je me souviens l'avoir rangé avec mes papiers...

— Alors vous allez le trouver, si vous l'avez, répondit le contrôleur qui s'était rembruni et pianotait d'impatience sur une sacoche de cuir qui, pour lui, devait faire office de bâton de maréchal.

— Laissez-lui au moins le temps de chercher ! intervint Didier qui n'appréciait guère la façon d'agir de l'employé de la S.N.C.F.

— Vous voyagez ensemble ?

— Nous voyageons l'un en face de l'autre depuis la gare de Matabiau, mais nous ne voyageons pas ensemble.

Le contrôleur hocha la tête et leva les sourcils, l'air de dire : « Alors occupez-vous de ce qui vous regarde et laissez-moi faire mon métier. »

Les deux hommes se toisèrent avec défi. Didier allait répliquer lorsque la jeune femme s'exclama :

— Ça y est, le voilà ! Je l'ai enfin retrouvé.

L'employé des chemins de fer cacha mal sa déception et examina avec un zèle peu habituel le

billet dûment composté. Pour une fois qu'il aurait pu coincer un resquilleur ! La routine sur cette ligne sans histoire l'ennuyait profondément. Il ne put que le rendre à sa propriétaire :

— Tout est en règle.

— Bon voyage à vous aussi ! lui lança Didier, non sans ironie, tandis que le fonctionnaire s'engageait dans le couloir sans un remerciement. Il referma sèchement la porte sur eux sans rien répondre.

— Bon voyage... Bon voyage et bon vent ! ajouta Didier à voix basse dans un mouvement d'humeur.

— Je vous remercie.

C'était la jeune femme qui venait de lui adresser la parole et qui s'était tournée vers lui, écarquillant ses yeux de biche aux abois.

— Mais vous n'avez pas à me remercier, affirma Didier en lui adressant un large sourire. Je n'ai fait que mon devoir de galant homme et n'allais certainement pas laisser cette brute vous terroriser.

Elle partit d'un éclat de rire spontané :

— Vous exagérez ! il n'a fait qu'exercer son métier.

— Justement ! il est à notre service et doit savoir se montrer patient... surtout avec les dames.

La jeune femme cessa de rire et reprit très vite sa réserve, n'osant s'aventurer sur un terrain si dangereux. Elle tritura la carte posée sur ses genoux.

Il fallait coûte que coûte qu'elle apprît à se contrôler. Elle ne pouvait pas se permettre de nouer si vite connaissance avec ce garçon. Qu'allait-il penser d'elle ? Elle savait bien que les gens de la métro-

pole se faisaient des idées fausses sur la légèreté de leurs mœurs et elle se refusait à entrer dans ce jeu de mensonges et d'a priori où elle serait à coup sûr la victime d'une mauvaise image. La joie, sous ces latitudes, passait trop facilement pour un excès de familiarité. Pour peu que ce fût une femme qui exprimait avec franchise sa gaieté, on prétendait immédiatement qu'elle faisait des avances aux hommes de son entourage.

Didier ne fut pas sans remarquer ce brutal revirement dans l'attitude de son interlocutrice. Il s'efforça alors de reprendre la conversation sur un ton badin, sans lui montrer combien elle le fascinait.

— Avez-vous déjà visité l'Aveyron ?

— Non, c'est la première fois que je me rends dans cette région, répondit-elle.

Didier attendit en vain qu'elle voulût bien poursuivre. Elle avait poliment donné sa réponse et s'en tenait là.

Au risque de passer pour un mufle ou un horrible fouineur, il insista auprès d'elle :

— Cela ne me concerne pas et vous allez me trouver bien indiscret, mais...

— Mais ?

— Puis-je vous demander d'où vous venez ?

— Bien sûr. Ce n'est un secret pour personne. Je suis originaire de l'île de la Réunion. J'y suis née il y a vingt-deux ans, j'y ai passé mon enfance et toute mon adolescence, et j'ai suivi mes études à Saint-Denis.

Bien qu'elle évitât de croiser de nouveau le regard de Didier, elle paraissait plus calme désormais.

Ce garçon parlait posément, sans effronterie, et n'avait à aucun moment essayé de profiter de la situation pour lui conter fleurette. D'ailleurs, ils arrivaient à la station de Baraqueville et n'étaient plus qu'à une vingtaine de kilomètres de Rodez. Une conversation ne serait-elle pas un moyen agréable d'utiliser le temps qui leur restait à passer ensemble ? Après tout, cela ne les engageait à rien : ils ne se reverraient sans doute jamais plus, resteraient à jamais des étrangers l'un pour l'autre.

Et puis, surtout, le fait de parler avec ce séduisant inconnu permettait de refouler l'appréhension qui s'emparait d'elle à mesure qu'elle touchait au but...

Ce fut elle qui la première reprit la parole :

— Connaissez-vous l'île de la Réunion ?

— Très peu. J'y suis allé il y a quelques semaines.

— Vous a-t-elle plu ?

— Pour le peu que j'en ai vu, oui. L'intérieur des terres a l'air somptueux, l'union des montagnes et de l'océan Indien en fait un microcosme où il doit faire bon vivre. Mais mon unique séjour a été trop court pour que je m'en fasse une opinion plus tranchée. Je m'en suis tenu à la bande côtière et aux zones les plus peuplées.

— Vous n'êtes même pas allé au Piton de la Fournaise ?

— Eh non... même pas... Je suis au-dessous de tout, n'est-ce pas ? s'esclaffa-t-il.

— En général, tous les métropolitains, pendant leurs vacances...

— Je vous arrête tout de suite. Je n'étais pas en vacances, j'étais en reportage.

— En reportage ?

— Je suis journaliste.

Pour ne pas l'effrayer, très vite il précisa :

— Rassurez-vous, je ne me mêle jamais de la vie privée des gens que je rencontre. Les ragots et les chiens écrasés, ce n'est pas mon affaire. J'ai d'ailleurs des collègues qui s'en tirent bien mieux dans ce domaine que je ne saurais le faire. Mon travail consiste plutôt à bâtir des dossiers complets sur des thèmes économiques ou sociaux.

— Ainsi je ne crains rien ! plaisanta-t-elle.

Elle regretta aussitôt ce qu'elle venait de dire et se mordit les lèvres. Était-ce bien nécessaire d'attiser de cette façon la curiosité du premier venu ?

Les zones urbaines qui se succédaient aux abords de la voie captèrent son regard. Comme les façades lui paraissaient ternes et moroses ! Comme les passants qu'elle entrapercevait avaient des allures chétives et pensives ! Et comme le ciel était pâle au-dessus des lointaines collines pelées... Une bouffée de nostalgie lui arracha presque un gémissement. Elle appuya son front contre la vitre et ferma les paupières pendant quelques instants, en proie à des souvenirs heureux.

— Vous m'avez dit tout à l'heure, reprit Didier qui ne voulait pas qu'elle s'enfermât dans un nouveau mutisme, que vous étiez *originnaire* de l'île de la Réunion. Cela signifie-t-il que vous l'avez définitivement quittée pour venir vous installer en métropole ?

— J'espère déjà y retourner un jour...

— Allons... ne soyez pas pessimiste ! Vous avez certainement de bonnes raisons d'être venue en France. Ne serait-ce peut-être que pour vos études...

— En effet, je vais m'inscrire en maîtrise de biologie. Du moins je l'espère...

— À l'université de Montpellier ? l'interrogea Didier sans tenir compte de ses doutes.

— Je ne sais pas encore...

— Moi aussi, j'ai fait une grande partie de mes études à Montpellier.

Elle hésita. Devait-elle lui avouer combien son avenir lui semblait incertain, son destin encore mal défini ? Tout allait bientôt changer pour elle. Une vie fort différente de celle qu'elle avait connue jusqu'alors l'attendait, une vie dont elle ignorait tout et qui l'angoissait. Elle avait laissé toutes ses amies, toutes ses habitudes derrière elle.

— Avez-vous de la famille en Aveyron ? s'inquiéta Didier qui devinait le malaise de la jeune femme.

— Je vais rejoindre ma mère.

— Vous devez être heureuse.

— Oui... oui...

— D'une certaine manière, nous serons voisins ! s'exclama-t-il pour lui redonner le moral. Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue... J'espère... j'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir.

C'était dit. Les mots avaient jailli du cœur sans qu'il pût les retenir.

Elle ne répondit pas.

Le train bringuebalait sur la voie en grinçant le

long d'une large courbe. Après une centaine de mètres, la butte sur les flancs de laquelle se dressait la ville de Rodez apparut dans une lumière blanche qui jouait avec les ombres sur les façades. On aurait cru voir une forêt minérale aux innombrables cristaux recouvrir les pans d'une vaste géode. Les toits d'ardoise des vieux quartiers luisaient avec éclat comme s'il venait d'y avoir une averse.

Tout au sommet, la pointe de la cathédrale perçait les airs et semblait défier un gros nuage pansu qui filait vers l'est à vive allure.

Ce paysage grandiose disparut d'un seul coup dès que les wagons s'engagèrent au pied de la colline, au milieu de hautes bâtisses. Lentement, ils traversèrent l'Aveyron sur un pont de fer haut perché et ralentirent encore.

En contrebas, un enfant jouait avec un cerf-volant jaune et rouge ; il courait sur la berge herbue, traînant le losange de papier qu'une brise tiède gonflait et emportait avec elle, par petits bonds de cabri, au gré des bourrasques qui ployaient la cime des peupliers.

Cette scène idyllique disparut à son tour. Un train de marchandises aux ferrures rouillées était stationné devant un lugubre entrepôt. Plusieurs ouvriers s'affairaient autour d'un aiguillage, pelles et barres à mine à la main. L'un d'eux, d'une cinquantaine d'années, était torse nu et repoussa sur son crâne une casquette à carreaux. Les bretelles de sa salopette se croisaient dans son dos poussiéreux. Il ne manquait plus qu'une lampe sur son front et on aurait pu le prendre pour un mineur de Carmaux.

Il y eut un déclic dans le haut-parleur. La voix nasillarde et chantante du conducteur bredouilla : « Nous arrivons à Rodez... Rodez. Terminus. Tout le monde descend ! »

Un sifflement assourdissant retentit. Le bâtiment de la gare se profila sur la droite. Didier observa sa compagne de voyage et ressentit de la pitié pour elle qui paraissait si désespérée, perdue au monde. N'aurait-elle pas dû se réjouir de retrouver bientôt sa mère ? Quel drame ou quels sacrifices se cachaient derrière cette jeunesse à laquelle tout aurait dû sourire – une jeunesse qui aurait dû être la joie et la santé mêmes ?

Il lui demanda :

— Je ne sais même pas comment vous vous appelez.

— Je m'appelle Carmen, murmura-t-elle.

— C'est un beau prénom, hélas pas très en vogue de ce côté-ci des Pyrénées.

— Il faut dire que la Carmen que nous a dépeinte Prosper Mérimée n'est pas exactement un modèle à suivre pour les jeunes filles.

Didier lui sourit, appréciant cette allusion littéraire.

Suffisait-il donc qu'il lui adressât la parole pour qu'elle se détendît et se montrât telle qu'elle était : fine et cultivée, prudente et avisée ? Sa personnalité et le conflit qu'elle était de toute évidence en train de vivre l'attiraient irrésistiblement. Mais il n'avait aucun moyen de la retenir et elle allait bientôt s'envoler... pareille à un oiseau des îles ne rêvant que de liberté et d'espaces infinis.

Elle ne lui avait donné ni son nom de famille ni son adresse. Il eût été inutile et irrespectueux d'insister... L'extrémité du quai apparut.

Avant que Didier eût le temps de réagir, elle se leva d'un bond, vérifia le verrouillage de sa modeste valise, ajusta sur son épaule la lanière de son sac. Machinalement, elle toucha le dernier bouton de son corsage pour s'assurer qu'il était bien fermé.

Ce geste de pudeur amusa le journaliste.

— Voulez-vous que je vous aide à porter vos bagages ? proposa-t-il.

— Non, je vous remercie, bredouilla-t-elle en proie à la panique, désormais soucieuse d'éviter la compagnie du garçon. Je les ai transportés seule pendant des milliers de kilomètres et ce n'est pas maintenant que je vais baisser les bras, à deux pas de ma destination.

— Quelle destination ?

— ...

— Veuillez m'excuser, Carmen. Je me permets cependant de vous laisser mes coordonnées professionnelles, s'empressa de renchérir Didier en faisant coulisser la porte du compartiment sur sa glissière.

Elle finit par sourire – un sourire qui illuminait son visage et tourneboulait l'esprit du jeune homme – et prit la carte de visite qu'il lui tendait.

À voix haute, elle lut :

*Didier COSTE, journaliste au Midi libre
3, rue Bêteille 12000 Rodez
Téléphone : 65 68 ** ***

Puis elle la rangea dans une des poches de son jean, eut un geste de recul. Didier, la gorge nouée par l'émotion, lui lança un ultime message :

— Si vous avez le moindre problème, dans votre vie ou vos études, n'hésitez surtout pas à m'appeler. Vous pouvez compter sur moi, Carmen. Vous pourrez *toujours* compter sur moi... Croyez-moi, pour vous je serai toujours disponible. N'hésitez pas... en toute amitié.

Elle lui dit simplement merci, soupira et s'engagea dans l'étroit couloir, se déplaçant comme un crabe à cause de la valise qui pesait autant qu'un boulet de forçat.

Didier, qui n'avait pas encore réalisé comment il avait pu se laisser aller à de tels épanchements, lui d'ordinaire si réservé, laissa s'écouler une ou deux minutes avant de saisir son cartable et de se lever précipitamment. Il traversa le couloir en quelques enjambées, sauta les quatre degrés du marchepied plutôt qu'il ne les descendit et jeta autour de lui un regard inquiet. Sans vouloir se l'avouer, il *la* cherchait déjà.

Les voyageurs étaient peu nombreux. Assez toutefois pour former comme un voile mouvant entre elle et lui.

Sous la voûte de béton, un couple d'hirondelles voltigeaient et poussaient à intervalles des cris stridents. Craignaient-elles, elles aussi, d'être séparées par les aléas de l'existence ?

La plupart des arrivants étaient accueillis par des amis ou de proches parents. À cause des courants

d'air, les embrassades ne s'éternisaient pas. Les bagages passaient de main en main et tous se dirigeaient vers le hall de la gare.

Les mêmes phrases, comme répétées par des échos multiples, résonnaient sur le quai, multiples variantes d'une même humanité :

« — Heureux de te voir...

— Moi aussi.

— As-tu fait un bon voyage ?

— Toujours aussi long.

— Avais-tu emporté de la lecture, au moins ?

— Toujours les mêmes bêtises dans ces revues.

On a l'impression de les lire pour la énième fois.

— Quel temps fait-il dans la *ville rose* ?

— Trop chaud. Difficile de travailler quand il fait si chaud... Et ici, quel temps prévoit-on pour le week-end ?

— Variable... Tout à l'heure il y a eu une belle averse. Dis-moi, cette semaine a-t-elle été bonne ?

— Et toi, raconte-moi comment ça s'est passé à la maison... »

Avec la distance, toutes ces voix se fondaient en une rumeur qui allait s'estompant, chacune d'entre elles se distinguant peu à peu des autres quand venait le moment des nouvelles plus personnelles.

Didier aperçut la fine silhouette de Carmen derrière la porte du hall. Elle était seule et se dirigeait, hébétée, au milieu de la foule disséminée devant les guichets. À distance, sans songer à l'absurdité de ses actes, il lui emboîta le pas.

Sur le seuil du bâtiment, juste à l'aplomb de la

grosse pendule ronde perchée sur le fronton qui faisait face au parking, elle s'immobilisa, cligna des yeux, éblouie par le soleil que reflétaient plusieurs pare-brise. Personne, absolument personne ne venait à sa rencontre. Elle posa sa valise sur la première marche du perron, mit sa main en visière sur ses sourcils et examina les lieux.

Au bout de quelques secondes, elle laissa retomber sa main. *Ils* n'étaient pas là... Sans doute avaient-ils été retenus au dernier moment... Sans doute...

Elle aperçut un bus garé devant une aubette et, reprenant son lourd bagage, alla lire l'inscription qui s'y trouvait.

Didier la vit ensuite s'adresser au chauffeur qui secoua la tête d'un air désolé. Elle consulta sa montre-bracelet et recula dès que le bus se mit à vibrer comme un vieillard au crépuscule de sa vie. Les portes se refermèrent et le véhicule s'ébranla. Les pneus sur la chaussée mouillée chuintaient d'une désagréable façon.

Carmen fit demi-tour vers le hall de la gare. Didier n'eut que le temps de se replier dans une cabine téléphonique pour ne pas être vu. Il fit mine de farfouiller dans son cartable, tout en observant la jeune fille qui s'asseyait sur la plus haute marche, soudain lasse et découragée.

De là où il se trouvait, il ne la distinguait pas nettement. Il aurait pourtant juré que ses yeux s'embuaient de larmes. Il lui fallut se contenir pour ne pas jaillir de sa cachette et se précipiter vers

Carmen pour la consoler, lui répéter qu'elle pouvait compter sur lui. Il imaginait le parfum légèrement épicé de sa peau brune, la senteur capiteuse de ses cheveux, le velouté de ses lèvres...

« Que m'arrive-t-il ? se dit-il. Voilà que je m'apitoie sur le sort d'une inconnue... N'ai-je pas dépassé l'âge de tels enfantillages ? »

Mais il ne pouvait pas quitter la cabine sans se faire remarquer... Il commençait à s'énervier lorsqu'il vit Carmen se redresser, faire un léger signe de la main vers l'autre extrémité du parking. Elle dévala les marches du perron et, en se déhanchant sous son fardeau, elle quitta le champ de vision du journaliste aux aguets.

Celui-ci s'extirpa de son abri, brûlant de curiosité.

— Monsieur ! cria-t-on derrière lui.

Il se retourna. Un chauffeur de taxi avait baissé sa vitre et le hélait :

— Auriez-vous besoin de mes services ?

— Non non, j'habite à deux pas d'ici !

Le chauffeur fit la moue, puis il alluma une cigarette.

Didier courut presque jusqu'à l'allée où venait de disparaître la Réunionnaise. Il déboucha trop tard sur le trottoir : une portière se refermait avec un claquement sec qui le fit sursauter. Par la lunette arrière il reconnut l'abondante chevelure ondulée, ainsi qu'une tache de couleur qui pouvait être le foulard aux cocotiers.

La voiture, une de ces vieilles Peugeot fumantes et pétaradantes que les paysans utilisent pour aller